

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE^(*)

I.

Le rôle que joue l'esprit humain dans la doctrine du matérialisme historique a été la plupart du temps controversé, et pour cette raison très peu compris. C'est dans une certaine mesure la formulation de cette question qui en est responsable. Une formulation est une combinaison rigoureuse et précise de concepts, et, de la même façon qu'un concept pur ne peut pas rendre la riche profusion de la réalité, de même une formulation ne peut pas, elle non plus, exprimer le contexte complexe du monde réel. Celui qui s'en tient uniquement à la formulation, peut, dans l'analyse pointilleuse des concepts, s'éloigner, sans y faire attention, toujours plus de la réalité. Celui qui veut apprendre à connaître le matérialisme historique doit constamment prendre la formulation comme une règle concise avec laquelle il faut saisir les relations de la réalité.

Le matérialisme historique est en premier lieu une explication, une conception de l'histoire; et en particulier de ses grands événements, des grands mouvements des peuples, des grands bouleversements dans la société. Tous ces événements qui nous ont été transmis par l'histoire se composent des actions des hommes qui changent leur monde ou essaient de le changer. Par quoi sont-ils poussés? L'explication de l'histoire veut donc dire : l'explication des forces motrices, des causes, qui font agir les hommes.

Cela a été fréquemment la nécessité immédiate, la poigne de fer de la faim, l'instinct de conservation de tous les êtres vivants. L'histoire connaît de nombreux exemples où les masses ont été poussées à la révolte par la faim, ce qui a donné le point de départ à des révolutions. Cependant, il existe également, à côté de cette cause, d'autres motifs qui poussent les classes à l'action et déterminent leurs actes; des motifs généraux, abstraits, non matériels comme on dit, qui sont souvent en contradiction avec la conservation des classes et avec leurs propres intérêts, et qui leur permettent d'aller au sacrifice dans l'enthousiasme. Chez les classes qui luttent, il vit des pensées et des sentiments profonds, une conception générale sur ce qui est bon et sur ce qui est nécessaire pour le monde, des idées et des idéaux qui sont brièvement résumés en mots d'ordre, et ce sont eux qui déterminent leurs actes, du point de vue de leur conscience. L'on désigne ces motifs par différents noms généraux : amour de la liberté, patriotisme, conservatisme, mécontentement, esprit de servilité, esprit de révolution, etc.. Mais il est absolument évident que ces noms ne donnent en soi aucune explication.

Le matérialisme, dans l'explication marxiste de l'histoire, ne nie en aucun cas ces motifs spirituels, mais il les fait remonter à des causes matérielles, à des rapports réels dans le monde des hommes. Nous désignons ces rapports par le terme de matériels dans ce sens qu'ils sont objectivement perceptibles, constatables, au contraire des idées subjectives, et non pas dans le

^(*) (Anonyme), "Der historische Materialismus" dans *Rätekorrespondenz*. Organe théorique et de discussion pour le mouvement des conseils. Édition du Groupe des Communistes Internationaux – Hollande (Amsterdam) 2 juillet 1934. Le texte néerlandais parut sous le titre "Het historisch materialisme" tout d'abord dans : *De Nieuwe Tijd*. Amsterdam, en deux parties, les 1^o et 15 janvier 1919, ensuite dans P.I.C. le 6 mai 1934, de même qu'en brochure la même année; réédité dans : Anton Pannekoek "Partij, raden, revolutie", Amsterdam, 1970. Une traduction en esperanto parut sous le titre "Historia materialismo" dans : *Klasbatalo*. Teoria kaj diskuta organo pri la problemoj de nova laborista movado (Amsterdam), le 3/04/1937; une traduction française parut sous le titre "Le matérialisme historique" dans : *Cahiers du communisme de conseils* (Marseille), janvier 1968.

sens de la matière opposée à l'esprit. Il a souvent été dit que la réalité dans le monde des hommes est pourtant principalement de nature spirituelle parce que l'être humain est en premier lieu un être vivant doué de volonté et de pensée; dans tous les domaines de la société et de la politique, les relations entre les hommes n'existent que parce qu'ils en sont devenus plus ou moins conscients, grâce à leur connaissance, à leur sentiment, à leur savoir, à leur volonté.

Cette riposte n'affecte pas le matérialisme historique. Nous attirons l'attention sur le fait que, partout où, dans la société, des hommes entrent en contact les uns avec les autres, il y a derrière eux des rapports réels, concrets, lesquels, que les hommes en soient conscients ou non, qu'ils les saluent, les détestent, qu'ils veuillent les reconnaître ou ne pas les reconnaître, ne perdent cependant rien de leur réalité. Derrière chaque lutte ou trêve entre ouvriers et entrepreneurs, il y a la situation réelle qui veut que la force de travail soit vendue par les ouvriers aux capitalistes; derrière la discussion sur le libre-échange et le protectionnisme, il y a le rapport réel de l'acheteur au vendeur. Derrière les programmes de parti et les mots d'ordre sur la démocratie et la réforme, il y a le rapport réel entre le gouvernement et les sujets, le rapport de classe à classe; toute loi est, en dehors du fait qu'elle est un bout de papier, la volonté mise en formule des gouvernants, qui disposent du pouvoir d'exercer leur volonté. Toutes ces choses-là, qu'on les nomme spirituelles ou matérielles, sont objectivement perceptibles et donc, au sens de Marx, une réalité matérielle. Ces relations entre les hommes ne sont pas volontaires. Elles leur sont attribuées et elles n'ont jamais le libre choix du rôle qu'elles veulent jouer dans l'ensemble des relations. Elles leur sont attribuées par le système économique dans lequel ils vivent. La société, la communauté, dont l'individu particulier est une partie et dont il ne peut pas s'exclure, est un organisme de production; cet organisme sert aux hommes à produire tout ce qui est nécessaire pour la vie – de quelque sorte que cela puisse être. En premier lieu, les hommes vivent, et par conséquent l'organisme économique qui assure cette vie règne avec une force exceptionnelle. Les relations dans lesquelles cet organisme place les hommes les uns par rapport aux autres forment une réalité aussi contraignante que l'existence physique de l'homme elle-même; elles remplissent sa vie et déterminent ses pensées avec une force irrésistible. Croire que l'on peut se placer en dehors de ces relations, de manière indépendante, revient au même que de supposer qu'un membre séparé d'un corps peut continuer à vivre de manière autonome. La sentence de Marx, selon laquelle les idées et les institutions des hommes sont déterminées par la façon dont ils gagnent leur vie, ne signifie donc pas que tout homme ne pense qu'à manger et à boire sans arrêt; elle signifie que le procès de production place les hommes les uns par rapport aux autres dans des relations déterminées qui remplissent leur vie et qui caractérisent aussi leur manière de ressentir, de penser et de vouloir. Il ne faut pas perdre de vue à ce propos que, dans tout le passé et même aujourd'hui, subvenir à ses besoins n'est pas quelque chose d'assuré, de sorte que le souci du pain quotidien et la peur de manquer sont là comme un cauchemar dans les cerveaux et empêchent une libre élévation de l'esprit, un vaste bourgeonnement des pensées. Un système économique, qui bannira les soucis et qui assurera à l'humanité la parfaite domination de ses conditions de vie, déterminera par conséquent, lui aussi, par son caractère, la vie et les pensées; mais combien ces pensées seront plus libres, plus larges et plus insouciantes!

Et maintenant, par quel procédé les rapports économiques sont-ils devenus ceux qu'ils sont? Le mode de production qui détermine l'être de chaque homme est lui-même un produit des hommes; il est créé par l'humanité elle-même, par un travail et une évolution séculaires. C'est ainsi que chacun travaille aussi actuellement à la prochaine évolution. Si l'on recherche les éléments les plus importants de cette évolution, les forces les plus nobles, qui ont instauré le mode de production, l'on trouve alors la technique et le droit. « Le droit détermine

l'économie » : c'est ainsi que Stammler^(*) formulait son combat contre le marxisme. Ce qui s'exprime ici, c'est non seulement le souhait du juriste de mettre l'objet de son étude à la première place, en tant que fondement déterminant de la société. Ce qui y est aussi contenu, c'est la vieille contradiction entre la matière et l'esprit. La technique embrasse l'élément matériel, le mouvement visible du bras, de l'outil, de la machine. Mais l'activité de travail concrète ne fait pas encore le mode de production; cela, c'est sa régulation par des formes juridiques sous lesquelles le travail s'effectue qui le fait. Ce n'est pas l'outil ou la machine, mais ce sont le libre contrat de travail, le libre échange des marchandises, la libre concurrence, la liberté économique et d'entreprise, qui constituent d'abord le capitalisme. Ce n'est qu'ensuite que l'élément matériel, c'est-à-dire le processus technique, est dominé et guidé par des relations non matérielles, c'est-à-dire par des règles juridiques; l'élément immatériel, c'est-à-dire la manière dont les hommes règlent leurs relations réciproques par leur volonté et leur pensée, est primordial. Mais il est à remarquer immédiatement à ce propos que la contradiction entre la technique et le droit ne coïncide pas avec la contradiction entre la matière et l'esprit. Le droit n'est pas simplement la règle, mais il est aussi la force contraignante; c'est non seulement la formule inscrite dans le paragraphe de loi, mais aussi le sabre du policier et les murs solides de la prison. Quant à l'élément immatériel dans la technique, on y reviendra plus loin.

Du reste, l'affirmation de Stammler est correcte. Le mode de production capitaliste n'est pas simplement une production avec des machines et dans des usines, mais cette production se situe sous le règne de la propriété privée. Un mode de production est une certaine technique, régulée par certaines formes de droit et de propriété. Mais l'affirmation de Stammler n'est pas toute la vérité. Les deux facteurs, la technique et le droit, ne sont pas équivalents. La technique est le fondement existant qui ne peut tout simplement pas être modifié par la volonté humaine, tandis que le droit, la loi, sont du domaine de la volonté des hommes. Pas de manière arbitraire; les hommes règlent leurs relations, c'est-à-dire qu'ils établissent ce que doit être nécessairement le droit, pour, étant donné une certaine technique disponible, permettre la production et pour continuer à la développer. La technique du petit artisanat faisait que le mode de production petit-bourgeois était possible et nécessaire; il contraignait les hommes à établir la propriété privée des moyens de production comme institution juridique générale parce que ce mode de production était ainsi garanti.

Les grosses machines rendirent la grande entreprise nécessaire et poussèrent à l'abolition de tous les obstacles à la liberté d'entreprise et de contrat qui se trouvaient sur le chemin du libre déploiement de la production. C'est ainsi que naquit le capitalisme à partir de la technique disponible et de la nouvelle forme juridique qui lui était adaptée.

La technique est donc le fondement le plus profond; c'est pourquoi elle est la force productive la plus importante, tandis que le droit appartient à la superstructure qui repose sur elle, qui dépend d'elle. C'est précisément parce que le droit et la loi déterminent l'économie que les hommes s'efforcent, pour cette raison même, de régler le droit et la loi de la façon dont ils sont nécessaires pour cette structure économique donnée de la société. C'est la raison pour laquelle cette adaptation du droit au besoin de la technique, afin de mettre en place un système économique déterminé, ne va pas de soi et ne s'exécute pas d'un seul coup, mais représente au contraire un processus laborieux de la lutte des classes. Elle est le sens et le but de toutes les luttes politiques et de toutes les grandes révolutions; le socialisme n'est, lui aussi, rien d'autre qu'un bouleversement des droits et des formes de propriété telles qu'elles sont nécessaires au développement le plus avancé de la technique de la grande industrie.

(*) Rudolf Stammler (19 février 1856 – 25 avril 1938), philosophe du droit allemand. Pannekoek fait ici référence à son œuvre parue en 1896 à Leipzig : "Économie et droit selon la conception historique matérialiste. Une recherche social-philosophique".

Les fondements de la société, les forces productives, sont aujourd'hui constitués principalement par la technique, tandis que les conditions naturelles jouaient un grand rôle dans les sociétés primitives. Ces forces productives se développent jusqu'à une perfection toujours plus grande parce que la pratique du travail elle-même oriente la pensée des hommes vers les moyens d'améliorer le travail ou de satisfaire de nouveaux besoins. La technique ne se compose pas uniquement d'éléments matériels, machines, usines, mines et chemins de fer, mais aussi de la capacité à les créer, et de la science sur laquelle ils reposent. Nous devons donc ranger parmi les forces productives la science de la nature, notre connaissance des forces naturelles, notre capacité à travailler et à compter avec elles. Et donc un élément non seulement matériel, mais aussi un fort élément immatériel, est contenu dans la technique. Pour le matérialisme historique, c'est une évidence, car, au contraire des abstractions fantaisistes de la philosophie bourgeoise, il place l'homme vivant, avec tous ses besoins physiques, au centre de l'évolution. L'élément immatériel et l'élément matériel sont liés chez l'homme en une unité si solide qu'ils sont inséparables. Quand nous parlons des besoins des hommes, il ne s'agit pas seulement de ce que leur estomac réclame, mais aussi de la nourriture pour leur tête et leur cœur, et tous ces besoins sont en même temps matériels et immatériels. Dans le travail humain également, même le plus simple, le matériel et l'immatériel forment constamment aussi une unité, et c'est une abstraction artificielle que de vouloir les séparer.

Malgré tout, cette abstraction a un sens historique. L'évolution sociale, avec sa division du travail et sa séparation en classes, a transformé une partie des éléments immatériels du procès de travail en une fonction particulière de certaines personnes et classes, et elle a produit de ce fait, des deux côtés, un rétrécissement de l'"essence humaine" parfaite.

C'est ainsi que ces spécialistes, les intellectuels, s'habituent à voir l'élément immatériel s'opposer, dans leur travail, à l'élément matériel situé plus bas, et à négliger l'unité organique et sociale des deux. Évidemment, l'image qu'ils se font du matérialisme historique à partir de ce point de vue faussé, est nécessairement complètement inversée.

II.

L'histoire se compose des actions des hommes; son explication repose sur ce que nous savons en général de l'activité humaine. L'homme est comme un organisme, avec certains besoins – les nécessités de son existence –, au milieu de l'environnement naturel à partir duquel il doit satisfaire ses besoins. Ses besoins et son milieu ont une influence sur lui; ils sont les causes de ses actions par lesquelles il assure son existence. Il a cela en commun avec tous les êtres vivants; mais, dans la mesure où l'on arrive à une phase d'évolution supérieure dans le monde organique, il s'interpose de plus en plus fortement entre l'influence et la satisfaction un élément immatériel, une stimulation et une volonté. Dans l'évolution humaine, il s'ajoute une conscience qui est de plus en plus prédominante; même si de temps en temps, du fait de la nécessité, les pulsions naturelles se déchaînent comme une volonté spontanée, dans la plupart des cas cependant, le processus trace sa voie à travers l'esprit humain et agit au moyen des pensées, au moyen des idées, de la volonté consciente. Le besoin ressenti et le milieu, qui est mis à profit, agissent sur l'esprit et suscitent des pensées et des objectifs; ceux-ci mettent le corps en mouvement et provoquent l'action.

Pour la conscience de l'homme agissant, la pensée, l'idée, est la cause de ses agissements; les hommes ne se demandent pas la plupart du temps d'où provient la pensée. C'est ainsi que l'historiographie idéologique explique elle aussi les événements de l'histoire à partir des idées des hommes. Ce n'est pas pour cela que c'est nécessairement faux, mais c'est toujours incomplet; cela reste arrêté à mi-chemin.

Le matérialisme historique remonte jusqu'aux causes qui ont fait naître ces idées : jusqu'aux besoins sociaux qui sont la forme compliquée, déterminée par la vie en société, de la volonté de vivre humaine. Une lumière brillante a été répandue de cette manière par les écrits historiques des auteurs marxistes sur les grands événements de l'histoire. Et pourtant, ils ont aussi souvent ouvert la voie à un malentendu à propos du matérialisme historique. Quand ils mettent l'accent, avec une force démonstrative concluante, sur les causes matérielles, économiques, des bouleversements, l'intellectuel croit devoir bon d'établir pour s'opposer à cela : il est cependant irréfutable que les idées ont eu une grande influence. Il ne voit pas que, même si, dans l'exposition du contexte, l'explication historico-matérialiste saute rapidement par-dessus les idées afin de faire le lien entre la cause fondamentale et le résultat final, elle ne fait cependant rien d'autre, pour l'essentiel, que d'éclairer à partir de leurs causes sociales les idées motrices.

Quand, par exemple, la vieille conception expliquait la Révolution française en s'appuyant sur le sens de la liberté de la bourgeoisie montante, laquelle se débarrassa du joug de l'absolutisme et de la noblesse, le matérialisme historique explique, comme étant la cause de la révolution, que le capitalisme ascendant avait besoin de l'État bourgeois pour se développer, et cette brève formulation, une fois transcrite de manière plus détaillée, peut être comprise de la manière suivante : le capitalisme montant a éveillé dans la classe bourgeoise la conscience que la liberté, dans les domaines politique et économique, était nécessaire, il a, grâce à cela, enflammé son enthousiasme pour ces idéaux jusqu'à en faire une flamme brillante, et il l'a poussée à l'action révolutionnaire.

La pensée, l'idée, est le médiateur entre l'influence des facteurs sociaux sur l'homme et son action historique. Ce qui vivait et grandissait dans son esprit s'est cristallisé dans l'action qui bouleversa la société, et il y reste préservé de façon impérissable. Mais il est aussi, d'une autre manière, conservé pour la postérité : les idées, les sentiments, les passions, les idéaux, qui ont poussé les générations précédentes à l'action, s'expriment aussi dans la production de leur travail spirituel, dans leur littérature, leur science, leurs croyances, leur art, leur philosophie, leurs théories et leurs idéologies; ce sont les sources qui nous permettent d'apprendre à les connaître directement. Elles sont l'objet particulier de l'étude dans toutes les soi-disant sciences intellectuelles.

Pour l'historiographie habituelle, qui ne relate que les événements et les actions, il ne paraît pas nécessaire de mettre toujours l'accent sur ces phases intermédiaires et de considérer comme séparés les deux effets – celui du monde matériel, économique, sur l'esprit, et celui de l'esprit à son tour sur le monde matériel. Il lui suffit la plupart du temps d'exposer la connexion entre la cause matérielle et les résultats sociaux; de faire découler de la croissance des forces productives la transformation du mode de production ainsi que la lutte de classe et les bouleversements politiques qui sont nécessaires à cette transformation et qui l'accompagnent. C'est ainsi que l'on procède la plupart du temps, en particulier dans de brefs résumés généraux. Mais si l'on veut saisir la vie intellectuelle d'une période, son idéologie, sa religion, son art, le développement de ses sciences, l'influence de la société sur l'esprit humain devient alors la chose principale, et il est donc nécessaire d'examiner plus à fond la question de savoir comment l'élément matériel influe sur l'esprit. Et donc, cet aspect du marxisme, la théorie de l'élément immatériel, de la pensée, de la conscience, doit être développé et appliqué de manière plus détaillée.

Mais cela est également nécessaire pour l'explication de l'histoire elle-même, et pour écarter des objections à notre doctrine; lorsque nous voulons appliquer le marxisme au présent, à l'histoire que nous vivons et faisons nous-mêmes, nous affrontons alors des choses tout à fait autres que lors d'une recherche sur le passé. Ce qui s'est passé dans les siècles antérieurs : l'influence de la société sur les hommes et réciproquement l'influence des hommes sur la société, cela est terminé.

La série des influences dans laquelle l'esprit humain était un chaînon intermédiaire est à chaque fois arrêtée; nous voyons distinctement le résultat final et la cause originelle se côtoyer. Mais cette même chaîne de causes et d'effets qui se situe à notre époque n'est pas, elle, terminée; nous nous trouvons en plein milieu de cette chaîne. La manière dont la société œuvre à transformer l'esprit humain est fréquemment engloutie sans que cela ne se soit exprimé et consolidé dans une action qui en aurait été la conséquence. Innombrables sont les cas où une nouvelle réalité commence seulement à peine à influencer sur les esprits. Ici l'on ne peut donc pas encore relier une cause sociale à un résultat social pratique; nous nous trouvons ici dans les processus grandissants des influences, du lent mûrissement d'une nouvelle découverte, de la propagande, de la préparation des révolutions à venir. Ici, le simple résumé qui constituait la force démonstrative du matérialisme historique lorsqu'il s'agissait de l'histoire du passé, n'est plus disponible; il semble donc ici que, dans le fouillis indémêlable des anciennes et nouvelles idées, de la lutte de classe révolutionnaire, de la réaction et de l'apathie, la théorie doit être à tout point de vue mise en contradiction avec la réalité. Et ici, entre donc en scène la question de notre action pratique, une question qui n'existe pas quand on s'occupe d'expliquer l'histoire : quel rôle jouent notre volonté et notre action dans ce processus?

L'on sait que cet aspect du marxisme est (en raison de causes sociales évidentes) trop resté à l'arrière-plan dans ce dernier demi-siècle. La social-démocratie devait, dans la période parlementaire du capitalisme mûrissant, se limiter à la préparation, et à la propagande tranquille. Le prolétariat n'était pas encore mûr pour des actions révolutionnaires; et donc la théorie devait démontrer avant tout la nécessité de la révolution socialiste comme le résultat du développement capitaliste. Puisque la social-démocratie n'appelait pas à des actions, mais qu'elle invitait à attendre que la situation matérielle mûrisse, ce qu'elle ferait inéluctablement, la théorie prit alors la forme d'une connexion mécanique entre la cause économique et les bouleversements sociaux, connexion dans laquelle le chaînon intermédiaire de l'activité humaine disparaissait du champ de vision. On sait, et ce n'est pas un hasard, que ce sont précisément ceux qui parmi les théoriciens faisaient partie des porte-parole d'une nouvelle tactique plus active, qui mirent particulièrement l'accent, y compris dans la théorie, sur le chaînon intermédiaire, sur l'esprit humain et sur ses connexions – passives et actives, réceptrices et émettrices – avec la société.

III.

Toute action humaine se produit par la médiation de l'esprit humain. Le matérialisme historique, en tant que science de l'action humaine, doit par conséquent être en étroite relation avec une certaine science de l'esprit. Son point de départ est une certaine conception du rapport entre penser et être; son contenu est lui-même une nouvelle philosophie; son fondement philosophique est la théorie de l'unité du tout, qui porte simplement le nom de matérialisme chez Marx et Engels.

L'esprit humain est entièrement déterminé par le milieu. Tout ce qui est dans l'esprit provient du monde réel, lequel agit sur lui par l'intermédiaire des sens. Dans ce principe philosophique du matérialisme historique, l'esprit n'est pas soumis à la matière, mais c'est l'unité de l'esprit avec le monde dans sa totalité qui est établie. Chaque partie de l'ensemble du monde est déterminée complètement par le reste du monde; elle n'existe que par son unité avec le reste, et son être, c'est-à-dire la totalité de ses caractéristiques propres, n'est rien d'autre que l'ensemble, la somme des façons dont elle reçoit et renvoie l'influence du reste du monde – l'intégralité de toutes ses interactions avec le tout. Lorsque nous appelons cette partie

une "chose", ce n'est qu'un mot, le nom d'un concept, dans lequel ces effets que nous percevons en tant que phénomènes, sont résumés.

De même, l'esprit humain – ce concept n'est qu'un résumé d'une série infinie de phénomènes spirituels – est lui aussi une partie du tout, en interaction incessante avec le reste du monde : les effets en provenance du monde affluent en lui et, réciproquement, il rétroagit, par l'intermédiaire du corps humain, sur ce monde. Naturellement, sous ce terme de monde, ce n'est pas ici seulement le monde matériel objectif qui est compris. Notre tout universel n'est pas la totalité de tout ce qui est physique et concret, mais de tout ce qui est perceptible et est, dans ce sens-là, réel. Et donc l'élément spirituel qui est dans la tête des hommes fait partie de ce monde. Mais évidemment pas les *objets* créés par l'imagination – un esprit universel général ou une idée absolue n'appartiennent pas au monde matériel réel. Mais cette fantaisie elle-même, les idées d'un tel esprit fantaisiste qui existent dans beaucoup de têtes, ces visions et ces croyances elles-mêmes, existent véritablement, et elles sont donc réelles, et par conséquent matérielles dans la signification que nous donnons à ce mot. Tout ce monde matériel est constitué de matériel pour notre esprit et se présente à lui comme de la matière. Tout ce qui est en lui l'est par l'effet du monde environnant, et sa nature particulière n'est rien d'autre que la récapitulation de ses propriétés, que la manière dont ces influences sont reçues et assimilées.

La première propriété la plus importante est la faculté d'enregistrer les événements, c'est-à-dire la mémoire. Le processus du monde passe dans notre esprit comme un flux sans fin, les impressions, les influences du monde, entrent dans notre esprit comme un flux sans fin, et elles y sont rassemblées. L'image selon laquelle le flux du temps passe à côté de nous, comme le câble d'un bac sur lequel nous tirons, en ne tenant toujours bon qu'un seul point, le moment actuel, lequel en même temps nous échappe des mains, n'est pas une image juste. Le câble sans fin est amené par glissement progressif, et il tombe enroulé à l'intérieur de notre navire.

Ce qui se passe dans le monde afflue en nous et nous devenons nouveaux et autres. Plus notre expérience s'enrichit, et plus le contenu de notre conscience grandit et s'emplit.

Que fait l'esprit de cette masse continuellement croissante d'impressions?

La deuxième propriété qui caractérise la nature de l'esprit, c'est l'aptitude à l'abstraction. La masse infiniment diverse des impressions qui entrent dans l'esprit est transformée en une image abstraite dans laquelle l'élément général des phénomènes concrets particuliers est résumé en concepts. La technique de ce processus, le rapport de l'image à l'objet, la nature des idées par opposition à la réalité, ont été présentés avec une clarté magistrale par J. Dietzgen et n'ont pas besoin d'être traités ici de manière détaillée^(*). Dans le concept s'exprime l'élément général, essentiel, commun, constant, de cette partie du monde, de ce groupe de phénomènes, qu'il décrit; et c'est ainsi qu'il s'abstrait de ce qui est particulier, différent, changeant, dans la réalité. Il n'y a pas assez d'espace dans notre tête pour la profusion et la diversité infinies du monde; c'est pour cette raison que l'esprit doit les simplifier en ignorant les dissemblances et les différences qui sont secondaires et accidentelles. Les concepts sont, selon leur nature, délimités de manière ferme, stricte, pointilleuse, tandis que la réalité, qui se cristallise dans les concepts, passe à côté de nous, comme un fleuve mugissant, toujours autre, infiniment différente et dans une abondance multicolore. Mais il a déjà été précisé que les concepts eux-mêmes ne peuvent pas rester tranquilles; ils doivent sans cesse être modifiés, transformés, délimités autrement, remplacés par d'autres et ainsi adaptés à la réalité changeante.

Le flux des impressions et des expériences entre de manière ininterrompue dans l'esprit en provenance de l'environnement; elles y sont rassemblées, transformées, distillées, généralisées, en pensées, concepts, jugements, idées, sentiments, règles, qui constituent le

(*) Josef Dietzgen, "L'essence du travail intellectuel humain. Une critique renouvelée de la raison pure et pratique". Avec une introduction d'Anton Pannekoek, Stuttgart, 1903.

contenu de la conscience et qui s'enfoncent ensuite dans le subconscient et dans l'oubli. Si les nouvelles impressions coïncident avec une image qui existe déjà, étant donné que le milieu revient constamment avec les mêmes formes, cette image conceptuelle se bâtit alors de plus en plus solidement et elle se pétrifie en un bien intellectuel inattaquable. Et elle ne se perd pas parce qu'elle serait personnelle; un échange perpétuel d'idées se produit du fait de la vie et du travail en commun dans la société; l'image, que l'esprit se fait du monde, n'est pas un bien individuel, mais collectif. Le bien intellectuel acquis par une société au cours des temps est transmis à la génération montante; tant que les rapports vitaux ne changent pas fondamentalement, la nouvelle génération trouve que le système des concepts et des idées transmis, l'idéologie, est en harmonie avec la réalité. Cette idéologie est par suite étayée de plus en plus solidement et incontestablement.

Mais maintenant le monde change; la société, par le travail humain lui-même, prend sans cesse de nouvelles formes; de nouvelles impressions, de nouvelles expériences entrent dans l'esprit, mais ne collent pas avec l'ancienne image du monde. L'esprit commence alors à construire à partir de l'ancien bien et des nouvelles expériences.

De vieux concepts sont modifiés ou d'autres définis, de nouveaux sont construits, des jugements se transforment, de nouveaux points de vue s'établissent – un nouveau monde idéal naît, plus ou moins rapidement, à partir de morceaux de l'ancien qui sont plus ou moins adaptés et du nouvel acquis. C'est ce même processus qui a lieu dans le progrès des sciences naturelles : l'image que nous nous faisons de la nature est sans cesse nouvelle et différente. Avec la différence cependant que l'évolution s'y produit non pas parce que le monde lui-même se modifie fortement, mais seulement parce que notre expérience du monde, en tant que conséquence de sciences naturelles de plus en plus exactes et qui progressent sans cesse, se modifie continuellement. En outre, ce processus d'évolution se déroule de manière plus calme, consciente et objective, parce qu'il se situe hors de la lutte sociale des passions et des nécessités vitales directes des masses, et donc parce qu'il n'est pas l'affaire des masses, mais un objet d'étude d'une petite confrérie. La société au contraire attire tous les humains dans sa sphère d'influence, elle est le monde proprement dit pour la grande masse des hommes; elle tient avec une force gigantesque tout individu sous son ascendant parce que sa vie dépend d'elle. Tout individu doit se fabriquer ses propres idées sur la société, c'est-à-dire, en même temps, sur sa propre vie; elles naissent spontanément, elles grandissent inconsciemment en lui, rarement comme une science objective, la plupart du temps comme des représentations subjectives. La société modifie continuellement le milieu, le destin de vie – à pas de géant à notre époque – et elle entraîne avec elle malgré eux les cerveaux les plus lymphatiques. Les pensées sont révolutionnées dans une lutte intérieure, que ce soit dans un combat violent ou dans un travail intellectuel tranquille; parfois d'un seul coup quand les forces extérieures ont une influence particulièrement forte; mais souvent lentement, et imperceptiblement pendant une longue période. Dans ce processus continu de transformation, la conscience s'adapte à l'être social.

Par conséquent, quand Marx dit que l'être social détermine la conscience, cela ne veut pas dire nécessairement que les idées de l'époque en question sont déterminées par la société de cette même époque. La réalité sociale du moment est le premier élément, le monde des idées qui est né de la réalité antérieure est le second élément; et c'est à partir de ces deux éléments pris ensemble que surgit la nouvelle conscience. Le premier, l'influence du monde matériel est le facteur matériel; le second, la possession déjà existante d'idées et de représentations, est le facteur spirituel. Il en résulte que des érudits bourgeois – qui émettent un jugement sur l'apparence extérieure – croient pouvoir démontrer l'inexactitude du matérialisme historique en disant : la réalité matérielle seule ne détermine pas la pensée, les facteurs spirituels sont également importants. Ils ne voient pas, en disant cela, que le monde du présent n'écrit pas son image sur une feuille blanche et que c'est l'image abstraite des

impressions de toutes les situations antérieures qui est solidement coagulée dans la conscience : la conscience est déterminée par la totalité des réalités passées et présentes.

La conception bourgeoise part du contenu spirituel de la conscience, sans rechercher son origine, comme si c'était quelque chose allant de soi qui résulte de la "nature" de l'esprit ou d'un être spirituel abstrait qui se situe à l'extérieur de l'homme. La conception marxiste part, quant à elle, de la conviction que le contenu de la conscience doit résulter de l'influence du monde réel et elle cherche donc son origine dans les conditions antérieures de vie des hommes. Cela ne vaut pas que pour la conscience; dans les autres propriétés de l'esprit, dans les penchants et les désirs, les instincts et les habitudes, qui demeurent cachées dans les profondeurs inconscientes de l'esprit humain, et qui apparaissent comme une nature mystérieuse fournie aux hommes, se manifestent aussi les impressions héritées des milliers d'années du passé, depuis les époques les plus primitives.

La connexion entre l'esprit et la société nous donne une idée des causes par lesquelles le processus révolutionnaire est – comme on le dit habituellement – retardé et ralenti. Par cette expression, on ne pense pas seulement au fait subjectif selon lequel cela va plus lentement que cela devrait aller selon les vœux et l'opinion des révolutionnaires qui tentent de presser le mouvement, mais aussi au fait objectif selon lequel la réalité d'aujourd'hui ne contrôle et ne détermine l'esprit de la plupart des hommes que dans une faible mesure. Nous parlons donc de la puissance de la tradition comme de la grande force qui fait obstacle à l'évolution. Si l'on considère le monde actuel, sa lutte des classes, on se heurte continuellement à cette énorme force : il n'y a pas d'explication possible si l'on n'en tient pas compte. Mais, en faisant cela, nous ne nous plaçons pas du tout en dehors du marxisme, étant donné que toute tradition est elle-même une partie de la réalité qui vit dans la tête des hommes, qui a une influence sur leurs actes, qui agit fortement sur autrui et qui a de cette manière une grande importance sur le déroulement des choses.

Ce qui fait que la tradition possède une nature particulière par opposition aux autres phénomènes spirituels, c'est qu'elle est une partie de la réalité exclusivement de nature spirituelle, dont les racines matérielles se trouvent dans le passé; qui donc ne vit que du passé et ne trouve dans le monde nouveau que peu de nourriture. Les deux puissantes idéologies qui contrôlent le plus fortement l'esprit des travailleurs et les retiennent d'adhérer au socialisme, soit la religion et le nationalisme, peuvent servir d'exemple. Comment la religion s'est développée à partir des modes de production primitif et petit-bourgeois, comment elle a changé constamment sa forme et son aspect, comment elle a été autrefois l'expression des organisations sociales qui, depuis lors, ont perdu de plus en plus leur base sociale, tout cela a déjà été souvent exposé dans une série de brochures et d'articles. L'idéologie nationaliste prend au contraire racine dans le capitalisme; elle est pour la bourgeoisie une réalité vivante; elle est donc une tradition encore jeune et pleine d'énergie vitale qui peut, pour cette raison-là, avoir une plus forte influence sur les travailleurs.

Il peut paraître étrange qu'une idéologie soit capable de survivre encore si longtemps après que son terrain nourricier, sa base, la réalité d'où elle est issue, a disparu. Mais l'on ne doit pas oublier que pour elle c'est la même chose que pour tout ce qui touche au spirituel chez l'homme : non seulement elle continue d'exister en tant qu'être propre, de même qu'un souvenir reste après l'impression et que toute image spirituelle reste après une série d'impressions, mais sa force sur les hommes est encore multipliée du fait de l'influence spirituelle mutuelle des hommes. De même que, dans le cerveau, les centres des émotions ne réagissent pas seulement aux incitations du monde extérieur, mais sont aussi reliés entre eux de mille façons différentes, s'influencent mutuellement et mènent ainsi une vie spirituelle en dehors des influences du monde extérieur, de même, dans la société, les idées qui se sont formées dans la tête des hommes agissent comme une nouvelle force sur les autres hommes. Le monde extérieur qui influe sur notre esprit ne se compose pas seulement des faits muets de

la vie et du milieu, mais aussi de ce que les autres nous communiquent comme expression de leur expérience et de ce qu'ils, ou des générations antérieures, ont consigné dans des livres et des écrits. De même que le faible son original d'une corde s'enfle jusqu'au ton plein grâce à la caisse de résonance, de même la leçon des faits, de la base matérielle de la vie, résonne pour nous comme un plein accord à partir du monde environnant des hommes. Les idées nouvelles qui sont appropriées à la réalité nouvelle sont annoncées par les individus chez qui tout d'abord elles grandissent, et qui les premiers entendent et discernent encore faiblement le nouveau son; leur voix vigoureuse éveille les esprits plus jeunes et plus léthargiques, leur propagande s'ajoute à l'influence directe des expériences de la vie et elle aide ainsi plus rapidement à acquérir une compréhension plus claire de l'essentiel. De même, l'ancienne idéologie est consolidée et maintenue en vie par cette même force; par l'influence spirituelle des plus âgés sur les plus jeunes, des anciens écrits sur la nouvelle génération, la vieille vie des idées continue de résonner alors même que sa cause première matérielle a cessé. Et donc, à la longue, arrivée à un point de dissonance, elle doit décliner. Quand une nouvelle réalité imprime jour après jour ses représentations dans l'esprit et qu'elle martèle avec une force énorme les nouvelles connaissances dans les têtes, alors l'ancienne idéologie s'épuise, l'esprit doit de plus en plus abandonner les anciens points de vue et orienter ses idées vers les nécessités de la nouvelle société. Cela va souvent lentement, cela se déroule souvent de manière hésitante et reste à mi-chemin, mais, en fin de compte, le processus se poursuit quand même. En effet, la réalité de la vie ajoute constamment une nouvelle force à la propagande de la nouvelle idéologie.

La rapidité du processus social de bouleversement joue un rôle important dans cette affaire. Aux anciens temps, quand ce processus progressait lentement, les formes idéelles qui grandissaient à partir de la société se fossilisaient en dogmes complètement rouillés. Dans des époques de changement plus rapide, l'esprit est entraîné, il devient plus malléable et mobile, et il rejette plus vite les vieilles idées. Les décennies qui sont derrière nous, dans lesquelles le capitalisme et le prolétariat ont mûri et se sont développés au maximum, ont apporté une hésitation ou bien un arrêt dans le processus politique de bouleversement; c'est pourquoi, au cours de ce laps de temps, le processus spirituel d'évolution s'est accompli lui aussi selon un rythme lent, contrairement avant tout à la formation des idées qui a connu une véritable tempête à l'époque de révolution bourgeoise précédente. La conséquence en fut que, après une première entrée en scène brillante du marxisme, il y eut une rechute : le doute révisionniste, la ranimation de la critique bourgeoise, et, chez une partie des radicaux, l'ossification dogmatique. Mais une période révolutionnaire s'ouvre à nouveau maintenant et, sans aucun doute, elle apportera également avec elle un bouleversement des esprits, un renouvellement profond des idées, une puissante révolution intellectuelle.

COMMUNISME ET RELIGION^(*)

I.

La lutte brutale que le bolchevisme a menée contre la religion en Russie, et qu'il mène encore, est particulièrement appropriée pour éclairer la nature de la Révolution russe. Il mène cette lutte au nom du marxisme, exactement comme il mène l'ensemble de sa politique sous ce nom. Il se réfère à cette occasion à la parole marxiste, qu'il a gravée comme devise sur la façade de la Maison du Peuple de Moscou : à savoir que la religion est l'opium du peuple. Lorsque le jeune Marx a écrit cela en 1843, dans sa *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, son combat avait une ressemblance avec le combat ultérieur du bolchevisme en Russie. Marx était autrefois, en tant que le plus nettement avancé des jeunes hégéliens, à l'avant-garde de la lutte pour la liberté bourgeoise, contre l'absolutisme féodal en Prusse. La bourgeoisie était encore sans pouvoir politique, mais elle montait; l'arbitraire policier opprimait la vie publique, la censure la vie intellectuelle, et les meilleures têtes vivaient à l'étranger. Et c'est sur la religion que des princes bornés fondaient leur droit à réprimer toutes les libertés. C'est pourquoi, selon l'expression de Marx à cette époque-là, la critique de la terre devait commencer avec la critique du ciel.

L'ascension de la société bourgeoise a toujours été accompagnée d'une lutte contre l'Église, contre certaines formes de religion ou contre la religion en général. Ce n'était pas possible autrement parce que, sous le féodalisme, l'Église et la société formaient une unité fermement intriquée. L'Église remplissait des fonctions politiques et sociales qui passèrent de plus en plus, lors des siècles ultérieurs, à l'État et à ses organes : établissement du droit, enseignement, administration, protection des communications, promotion de la technique. En particulier, tout ce qui était d'ordre spirituel dans la direction de la société était de son ressort, dans les plus petits villages aussi bien que dans les grands; l'Église régnait comme sur supermonarchie sur l'ensemble de la chrétienté, et l'Église était le pouvoir d'exploitation le plus important. Lorsque la bourgeoisie prit son essor, toute résistance à l'encontre de cette exploitation prit donc la forme de l'hérésie (albigeois, hussites). Quand ensuite, au cours des siècles suivants, cette résistance alla crescendo jusqu'à parvenir à la conquête du pouvoir par la classe bourgeoise, ceci se déroula sous la bannière du renouveau de la religion, comme la Réforme, chez les protestants, les calvinistes, les puritains. Dans les luttes de classe des XVI^e et XVII^e siècles, les religions furent ce que les partis politiques furent au XIX^e siècle, les organisations vivantes de la lutte de classe – ensuite elles s'ossifièrent en Églises, avec des dogmes morts.

Lorsque, au XVIII^e siècle en France, la révolution se préparait, ce n'était pas seulement contre la noblesse et la royauté, mais aussi contre l'Église. L'obéissance à l'Église était solidement liée à l'obéissance au prince; la religion était le principal moyen pour garder les masses soumises. Une opposition sociale vigoureuse contre le pouvoir dominant de la noblesse et du prince nécessitait par conséquent un détachement spirituel par rapport à l'Église. La forme principale en était celle d'un sentiment religieux personnel, généralement

^(*) (Anonyme), "Kommunismus und Religion" dans *Rätekorrespondenz*. Organe théorique et de discussion pour le mouvement des conseils. Édition du Groupe des Communistes Internationaux – Hollande (Amsterdam), 15 mars 1936. Une version néerlandaise parut sous le titre "Kommunisme en godsdienst" dans P.I.C. n° 6 d'avril 1936; réédité dans : Anton Pannekoek "Partij, raden, revolutie", Amsterdam, 1970. Une version anglaise parut sous le titre "Communism and Religion" dans *International Council Correspondance. For Theory and Discussion* (Chicago), 6 mai 1936 (Vol. VII).

flou, séparé de toute doctrine ecclésiastique, comme chez Rousseau; mais il se manifeste aussi déjà des conceptions matérialistes chez plusieurs penseurs. Du fait des découvertes des sciences de la nature, par exemple de la loi de la gravitation par Newton, il était apparu qu'il régnait dans la nature un ordre rigoureux des lois naturelles qui excluait toute intervention arbitraire. Cela donna à la bourgeoisie montante les armes de la libre pensée critique dans son combat contre l'Église. À cela s'ajouta le fait que les paysans et les bourgeois considéraient avec irritation la grande propriété foncière très négligée de l'Église qu'ils désiraient posséder eux-mêmes afin de la cultiver. Dans la Révolution française de 1789, ils ont effectivement dépossédé aussi l'Église de sa propriété terrienne. Étant donné son énorme déficit, la seule façon pour l'État d'éviter la faillite fut que les possessions de l'Église soient confisquées et vendues, et qu'elles soient exploitées à l'avenir en tant que propriété foncière paysanne et bourgeoise. Depuis lors, l'Église est devenue un ennemi juré de la Révolution. C'est pourquoi la bourgeoisie révolutionnaire a dû attaquer l'Église, plus résolument que cela n'aurait correspondu autrement à sa nature, en luttant contre la religion. Le fait que, encore aujourd'hui en France, le rationalisme et la libre pensée soient aussi répandus dans les classes moyennes est en bonne partie une conséquence de cette querelle historique.

Au XIX^e siècle, la bourgeoisie dut continuer cette lutte afin de se rendre complètement maître du pays, et cela également dans les autres nations où elle prenait son essor. Et la lutte contre la religion dominante dut être conduite en même temps pour deux raisons. Premièrement, parce que les formes religieuses traditionnelles découlaient d'un mode de production arriéré et suranné, et qu'elles étaient adaptées à un monde d'artisanat et de petite paysannerie dont la société s'émancipait. Cette religion était une superstition stupide, bornée, reposant sur un office religieux superficiel, destinée à des petits-bourgeois et des paysans, parmi lesquels le pasteur ou le curé était le seul intellectuel qui savait écrire. C'est une autre religion qui se développa dans la bourgeoisie évoluée proprement dite, une religion qui correspond à une société produisant des marchandises, c'est-à-dire la croyance personnelle d'un bourgeois indépendant qui compte sur lui-même. Chez lui, les doctrines traditionnelles perdirent de leur force. À cela s'ajouta le rapide développement des sciences naturelles, qui fut particulièrement encouragé par la bourgeoisie en tant que fondement du rapide développement de la technique et de l'essor du capitalisme. Elles enseignèrent l'expansion de l'univers, les lois de la nature, les millions d'années de l'histoire de la vie sur terre, l'évolution du monde animal vers l'homme – dans tous les domaines, la science réfutait les récits bibliques comme étant de l'ignorance primitive. Et c'est alors que se manifesta le matérialisme bourgeois, souvent appelé aussi matérialisme scientifique, comme la plus hardie des nouvelles conceptions. Il enseignait que le monde entier, et donc également la vie et l'évolution de l'humanité, est gouverné uniquement par les lois de la nature; que les lois de la nature sont en mesure d'expliquer toutes les énigmes de la vie et de la destinée, et que l'existence d'une quelconque puissance suprême mystérieuse n'est pas nécessaire. Étant donné que ces penseurs de la bourgeoisie croyaient que le développement capitaliste apporterait un bien-être général et éliminerait toute misère, toute pauvreté et toute stupidité, ils considéraient tous les problèmes comme résolus ou pouvant être résolus, et ils n'avaient plus besoin d'un pouvoir suprême.

La bourgeoisie ne pouvait pas cependant se contenter d'abandonner l'ancienne religion; elle devait l'attaquer et la combattre. En effet, elle voulait conquérir le pouvoir dans la société en le prenant des mains des princes, de la noblesse et des propriétaires terriens. Le pouvoir de ces classes réactionnaires, qui voulaient conserver ce qui était ancien, reposait sur la soumission des masses populaires sous-évoluées, des paysans et des petits-bourgeois; et ceux-ci étaient ancrés dans leur religion. C'est parce que la religion était le fondement et l'Église l'alliée des pouvoirs traditionnels que la bourgeoisie dut mener la lutte spirituelle contre la religion et l'Église. Elle devait détacher ces masses de leurs chefs spirituels et en faire ses

propres partisans. Et ce en diffusant parmi elles l'explication et l'instruction et en les abreuvant de nouvelles idées. Innombrables sont les écrits scientifiques populaires qui, autour du milieu du XIX^e siècle, parurent avec l'objectif d'"édifier le peuple", c'est-à-dire de transformer les masses en adeptes de la bourgeoisie, c'est-à-dire des partisans des conceptions politiques et religieuses de la bourgeoisie, et ainsi de ravir leur base aux anciens pouvoirs. Et c'est là où la lutte est devenue difficile et violente que les conceptions les plus radicales ont été propagées et que le matérialisme a acquis une plus grande importance.

Pour quelle raison cette lutte n'a abouti à rien et a cessé quand la bourgeoisie est devenue maître du pouvoir d'État, et même souvent avant, c'est ce que nous allons montrer.

II.

La lutte contre ces mêmes pouvoirs que les révolutions bourgeoises ont combattus en Europe, devait être menée en Russie : contre l'absolutisme royal qui réprimait, grâce à un régime policier terrible, tous les mouvements en faveur d'une évolution libérale, et contre la grande propriété foncière qui maintenait les paysans en servitude. La lutte dut être menée au sein d'une population qui, du point de vue spirituel, ressemblait le plus aux masses paysannes de l'Europe médiévale, longtemps avant la révolution bourgeoise. Les moujiks russes étaient encore beaucoup plus ignorants et arriérés qu'elles. En Russie également, l'Église était le pilier principal du pouvoir royal et même un organe entièrement subordonné au tsarisme. Là-bas aussi, la religion, qui correspondait à l'économie primitive et barbare, était une superstition grossière en la force miraculeuse des os de saints et des cierges, superstition qui captivait et intoxiquait les âmes simples au moyen d'un grand étalage de lumière et des vêtements dorés scintillants.

Le parti bolchevik a pu conquérir le pouvoir politique et anéantir le tsarisme et la bourgeoisie parce qu'il a défendu et posé comme but de la révolution les intérêts économiques des paysans, leur aspiration à la propriété terrienne, contre le propriétaire foncier, et qu'il a ainsi gagné les paysans à son programme. Mais ensuite il a dû faire attention à ce que les paysans, après avoir atteint leur but, ne se retournent pas par la suite contre le parti, ne suivent pas leur propre politique bourgeoise et ne se sentent pas obligés de se servir pour cela leur ancien pouvoir spirituel, l'Église, comme point de ralliement. C'est la raison pour laquelle le pouvoir réactionnaire qui avait dominé les paysans jusque là devait être anéanti de sorte que les paysans deviennent des partisans du bolchevisme y compris spirituellement. Cela n'était possible que par une lutte contre l'Église dans la forme la plus radicale, par une propagande intensive contre la religion en général.

Cette lutte qui a été menée directement par la "Ligue des sans Dieu", mais qui était soutenue par l'État, ne pouvait pas se différencier beaucoup du point de vue de sa nature et de son contenu de celle qui avait été menée antérieurement en Europe occidentale par les matérialistes et les libres penseurs bourgeois. Elle n'avait rien du tout à voir avec le marxisme. Même les écrits de combat philosophiques de Lénine à l'époque précédant la révolution (réunis dans l'édition de ses œuvres sous le titre : *Matérialisme et empiriocriticisme*) se situent entièrement sur le terrain du matérialisme bourgeois, ce qui se comprend certainement puisque son combat était dirigé contre le même adversaire. La propagande en Russie ne se différencia de la propagande en Europe occidentale que dans la mesure où elle a été menée avec des arguments encore plus primitifs et des moyens encore plus grossiers, parce qu'elle était dirigée contre une superstition encore plus barbare. Le procédé est le plus souvent décrit ainsi : le moujik ne comprend pas grand chose aux arguments scientifiques; mais il voit et entend ces sans Dieu adresser les attaques les plus vives à Dieu, exprimer les blasphèmes les

plus horribles – et pourtant aucun éclair en provenance de ciel ne frappe ces criminels. Cela lui démontre que Dieu n'existe pas, ou en tout cas qu'il ne se soucie pas de ce que les hommes font ici-bas. Et donc, il tire ses conclusions; il laisse les popes mourir de faim, il transforme la croix en bois de chauffage et l'église en étable, il accroche des images de Marx et de Lénine dans sa chambre et il brûle peut-être un cierge devant elles. La jeune génération se joint cependant aux groupes de jeunes qui s'instruisent à fond en économie politique et en sciences de la nature, et elle prend possession du matérialisme comme d'une doctrine reconnue et évidente. Une jeunesse grandit en Russie, et elle a suffisamment grandi depuis des années pour constituer une nouvelle couche d'adultes pour laquelle la religion n'est plus qu'un phénomène historique, une superstition pour vieilles personnes du passé. L'Église russe est morte avec le tsarisme.

Cela ne veut pas dire que la religion en général ait disparu ou bien qu'elle soit en train à coup sûr de disparaître en Russie. Premièrement, parce que ce qui a été déclaré plus haut se produit en réalité dans un périmètre limité : là où les paysans en viennent à se quereller avec le gouvernement, leur révolte prend la forme d'une résistance religieuse. Quand leur attachement à l'ancien mode économique de la petite paysannerie entre en conflit avec l'introduction semi-violente de l'agriculture moderne et de la grande exploitation dans les kolkhozes, les paysans cherchent de la force en se réunissant dans l'église, dans l'ancienne religion, c'est-à-dire le symbole de ce qui est ancien, et qui est aussi réprimé par l'État. La lutte économique est menée sous la forme spirituelle d'une querelle religieuse; et la presse de l'Europe occidentale fournit des nouvelles sur de terribles persécutions religieuses en Russie, sans soupçonner que celles-ci signifient principalement un différend économique-politique sur la structure de l'agriculture russe. La religion reste le point de ralliement de toute la réaction économique.

L'on sait en outre que les villages de paysans allemands de la Volga conservent leur croyance évangélique sans être touchés par la propagande athée. Là, la religion est une conviction personnelle beaucoup plus profondément enracinée, amenée par la production de marchandises petite-bourgeoise des pays occidentaux, et donc pratiquement insensible aux arguments primitifs des "sans Dieu". Ces paysans-là entrent eux aussi en conflit avec les fondements du système économique socialiste d'État. Ce sont des travailleurs efficaces et actifs, qui sont parvenus par leur travail au bien-être, à force d'application et d'épargne. Le fait qu'un homme utilise toutes ses capacités pour acquérir une possession pour lui personnellement sera probablement admiré et loué en Europe et en Amérique, mais en Russie c'est réprouvé comme étant de l'égoïsme mettant l'État en danger; la morale en vigueur exige que toutes les forces et tout le zèle soient mis au service de l'État, de la société. Le paysan qui est parvenu par son propre travail à une prospérité personnelle est le koulak qui est persécuté. Il est donc inévitable que le système dominant entre également en conflit avec les paysans allemands de la Volga. Et, étant donné que les idées sociales opposées s'expriment sous la forme d'idées religieuses opposées, ici l'athéisme, là-bas le protestantisme, la lutte prend aussi la forme d'une persécution religieuse.

La religion n'est pas simplement une superstition inventée par des prêtres et des dirigeants qui peut être combattue par une propagande athée. Elle n'est pas davantage un simple effet de l'ignorance qui peut être anéanti par l'instruction, grâce aux sciences naturelles. Elle naît de l'incapacité des hommes à dominer leur destin. Elle exprime le fait que des forces supérieures inconnues, d'origine naturelle ou sociale, sont les maîtres de la vie et du destin. C'est pourquoi il dépend du développement économique ultérieur de la Russie de savoir si et comment la religion continuera à y exister. L'athéisme de la jeune Russie correspond à cette première époque de l'essor du capitalisme d'État; l'on voit se profiler un développement illimité et sans entraves vers le bien-être et l'abondance, l'on voit les problèmes de la vie résolus, et il n'est besoin d'aucune puissance supérieure. Mais déjà la

Russie s'implique dans la politique mondiale qui débouche sur glissement aveugle du capitalisme vers la guerre mondiale, le déclin, la révolution; la Russie ne peut pas échapper aux dangers qui menacent le reste du monde capitaliste, elle n'est pas maître de son destin. Ce que la presse a rapporté récemment, à savoir que le gouvernement russe, après les accords passés avec les gouvernements de l'Europe occidentale, était maintenant en train de négocier avec l'Église romaine sur l'autorisation de la propagande catholique, est donc de ce point de vue caractéristique. Si la propriété privée et la production de marchandises devaient également continuer dans une certaine mesure à exister, ou même prendre de l'essor, en Russie à côté du capitalisme d'État dominant, le matérialisme érudit deviendrait une forme extérieure contre les effets spirituels de cette réalité matérielle.

III.

De même que le Parti communiste a transposé les méthodes bolcheviques dans la lutte de classe en Europe occidentale et en Amérique, de même il a imité ici aussi la méthode russe dans le combat contre la religion. Et donc, ce qui apparaît également dans cette question de manière instructive, c'est la grande contradiction entre le bolchevisme et le communisme en tant qu'effet de la contradiction entre la société russe primitive de l'époque du tsar et le capitalisme développé de l'Occident.

Le communisme, l'émancipation de la classe ouvrière, signifie la fin de la religion. Avec la disparition de la misère terrestre disparaît également le reflet céleste de cette misère. Si l'humanité contrôle le procès de travail avec un projet conscient et si son existence est de cette manière garantie, si l'homme est maître de son destin et si des puissances supérieures incomprises ne le dominant pas, il voit alors devant lui le monde entier avec une franche clarté et les images spectrales fantaisistes d'un esprit apeuré ne peuvent plus brouiller sa compréhension des choses. Mais même si cet objectif n'est pas encore atteint, le fait de comprendre qu'il sera atteint un jour agit sur l'esprit de façon libératrice. Le matérialisme historique, la doctrine de Marx, nous enseigne à comprendre les forces sociales. Les travailleurs voient qu'il n'y a pas de puissances surnaturelles mystérieuses qui seraient à l'origine de la pauvreté, de la misère de la guerre et de la destruction, mais qu'elles sont les effets du capitalisme qui peuvent être vaincus et éliminés par la lutte. C'est pourquoi ces forces, bien qu'elles soient encore très puissantes, ne sont plus incomprises; à partir de là, la religion disparaît parmi les masses laborieuses qui ont reçu, grâce au socialisme ou au communisme, un élément de base de la compréhension marxiste des choses. Cela n'est cependant pas le résultat de la force des arguments athées contre la religion, par lesquels elles seraient convaincues et gagnées. C'est au contraire grâce à la nouvelle compréhension sociale que le sentiment de l'effroyable insécurité s'estompe et disparaît dans leur for intérieur, et c'est ainsi que leur esprit devient accessible à des arguments dont elles n'ont pratiquement plus besoin à proprement parler, et donc c'est ainsi que la religion s'effondre.

Il y a une profonde différence entre le matérialisme historique marxiste et le matérialisme bourgeois du milieu du XIX^e siècle. Ce dernier croyait pouvoir expliquer la société humaine au moyen des lois de la nature et il n'avait aucune idée que la société possède ses propres lois. Le marxisme expose ces lois de la société qui déterminent l'évolution de l'humanité dans le passé et dans l'avenir. Le matérialisme bourgeois croyait que l'homme, par la connaissance des lois de la nature et par leur application à la technique, pourrait dominer son destin et devenir ainsi spirituellement libre. Mais cette application, le développement du capitalisme, démontra qu'une plus grande misère et d'énormes forces inconnues en sont nées. Le marxisme explique ces forces et il éclaire les travailleurs sur la façon dont ils peuvent

vaincre grâce à cette science. C'est dans leur conception de la religion que l'opposition entre les deux sortes de matérialisme apparaît la plus aiguë : celle de l'un la considère comme un effet de la simple ignorance de la nature, celle de l'autre la considère comme un effet des facteurs sociaux. Et par conséquent, la façon dont le bolchevisme combat la religion se situe entièrement sur le terrain du matérialisme bourgeois.

Si la religion n'était rien d'autre qu'un produit du manque d'éducation, elle aurait dû de plus en plus disparaître dans ce dernier demi-siècle où la science a connu un grand essor et un enseignement sans cesse meilleur dans la classe cultivée, dans la bourgeoisie. Or que voyons-nous? Que cette classe, et même sa fraction intellectuelle, sont devenues à cette époque de plus en plus religieuses. On dit bien que ce phénomène est seulement dû au fait que la bourgeoisie a intérêt à entretenir la religion dans le peuple, et que par conséquent elle soutient la religion par son exemple. Il ne fait aucun doute que cette raison est réelle, mais qu'elle n'est pas la chose principale. Avec une vision aussi superficielle de son adversaire, le prolétariat ne peut que s'affaiblir lui-même. Pas plus que la bourgeoisie n'est composée, économiquement, de malfaiteurs, et, politiquement, d'imbéciles – comme la propagande des politiciens de parti assoiffés de pouvoir tente de nous en faire accroire –, elle n'est composée, intellectuellement, d'hypocrites. Les sentiments religieux dans cette classe sont en grande partie authentiques, et il va apparaître que cela s'explique aisément.

La religion est la forme fantasmée dans laquelle les hommes expriment la manière dont ils ressentent inconsciemment leur relation avec l'ensemble du monde. L'être humain a toujours été dépendant du monde pour son existence, et cette dépendance demeurera parce qu'il reste une partie du monde et que sa vie est une partie du processus d'ensemble de ce qui se passe dans l'univers. Mais dans les époques historiques qui sont derrière nous, il ne percevait pas et il ne dominait pas cette dépendance. Les moyens de vivre lui étaient fournis dans les premières conditions primitives de civilisation par les éléments naturels indépendants de sa volonté (lumière du soleil, pluie, fertilité de la terre) : mais en même temps les énormes forces de la nature pouvaient l'exterminer. Lors des siècles suivants, il apprit à contrôler, à utiliser et à mettre à son service, ces forces naturelles au moyen de sa technique, et ultérieurement par les sciences de la nature. Sa vie devint plus riche et plus sûre. Mais c'est alors qu'entrèrent en scène les forces sociales qui provenaient des formes de production dans lesquelles les hommes, du fait des progrès de la technique, travaillaient collectivement en unités de plus en plus grandes : tribus, puis plus tard villes, peuples, États, classes. Lutte des tribus pour la terre, lutte des villes et des États pour le commerce et le profit, lutte de tous contre tous dans une concurrence acharnée, lutte des classes pour leur part au produit et au pouvoir, guerre et crise à l'époque moderne – toutes, elles entraînent les hommes comme de puissantes forces et elles leur apportent succès ou déclin. L'individu se sent impuissant, et il l'était bien; bonheur et malheur ne dépendaient pas de lui. Tandis qu'il vivait au milieu d'un monde de plus en plus riche en possibilités de vie, produites par l'ensemble des hommes, mais sans projet et plan conscients, il est frappé par des catastrophes et menacé de déclin par des forces qu'il ne comprenait pas et ne contrôlait pas, et qui étaient elles aussi produites par l'ensemble des hommes, également sans projet et plans conscients. Cette dépendance par rapport à un tout universel qui occupait une situation supérieure et puissante au-dessus de lui et de sa compréhension, s'extériorisa en un sentiment de peur et d'humilité, de temps en temps de confiance et de placidité, mais toujours de soumission envers la personification sublimée de ces forces, et donc en sentiments religieux. On peut trouver dans la brochure de Gorter^(*) sur le matérialisme historique, comme dans beaucoup d'autres écrits marxistes, comment ces sentiments se transforment, dans l'histoire qui est derrière nous des formes de production

(*) Hermann Gorter, "Le matérialisme historique. Expliqué aux ouvriers". Traduit du néerlandais par Anna Pannekoek. Avec une introduction de Karl Kautsky, Stuttgart, 1910. Deuxième édition significativement augmentée, Berlin 1921. Troisième édition significativement augmentée, Berlin, 1928.

constamment changeantes, en des formes religieuses sans cesse nouvelles. Nous voulons appliquer ici cette théorie générale uniquement à l'époque moderne, et tout d'abord considérer la bourgeoisie de ce point de vue.

Dans la classe capitaliste moderne, il y a deux tendances qui s'opposent. D'une part, sa puissance technique ne s'est jamais manifestée aussi fortement que lors du dernier siècle – l'époque de l'essor et du perfectionnement de la navigation aérienne, de l'énorme accélération des communications mondiales, intellectuellement et matériellement, l'amélioration de la technique des outils et l'interconnexion plus solide du travail et de la science. Ce que l'on constatait auparavant comme étant un résumé étonnant de la croissance inconsciente, à savoir la domination de l'homme sur la nature et sur les forces de la nature, était maintenant proclamé comme le fier programme de l'action technoscientifique consciente de ses objectifs. C'est ainsi que grandit dans la bourgeoisie la conscience de possibilités illimitées, le sentiment d'être capable de tout. Avant tout chez les maîtres de la production, chez les dirigeants économiques du monde, qui se considéraient comme des guides du destin de l'humanité. Le reflet de cette tendance était moins le matérialisme – compréhension des forces naturelles du monde – que le cynisme – mépris pour ce que les autres vénèrent.

Mais, en même temps, un autre sentiment était à l'œuvre, bien avant que l'anarchie de la production capitaliste ait, dans la crise mondiale actuelle, poussé ses maîtres à des efforts désespérés et dans des doutes inquiets à propos de l'avenir. En effet, la menace de la révolution prolétarienne a effrayé la bourgeoisie dès le début de son essor. Dès que la classe ouvrière a, il y a un demi-siècle, commencé à s'organiser, engagé le combat et proclamé ses buts socialistes, c'en fut fini de l'assurance de la bourgeoisie. Et c'est ainsi que le matérialisme bourgeois a fondu, et que seuls de faibles vestiges ont continué depuis lors à avoir de l'influence dans une fraction de la petite bourgeoisie et des travailleurs. En effet, il était maintenant démontré que les sciences naturelles ne pouvaient pas libérer l'humanité et que la technique ne pouvait pas, dans le capitalisme, apporter le bonheur général, la paix, la liberté. L'avenir était devenu sombre et incertain; la bourgeoisie voyait son monde plein de forces menaçantes incompréhensibles. C'est pour cela que toutes sortes de mystique et de superstition se mirent alors à se développer en elle.

Ces deux catastrophes, tout d'abord la guerre mondiale, et ensuite la crise mondiale, ont été suspendues au-dessus d'elle comme deux nuages d'orage inquiétants, et maintenant c'est la menace d'une guerre mondiale encore plus dévastatrice qui l'est. La bourgeoisie ne contrôle pas son monde. Impuissante et sans idées, elle fait face à cette toute-puissance des forces sociales. Et, à la suite de celles-ci, elle voit la classe ouvrière monter, encore calmée pour le moment par les allocations de chômage, et les révoltes de la faim se profiler, éloignées encore par les possibilités de protestations parlementaires ou par l'espoir d'un meilleur ordre économique promis d'en haut. Mais elle entend cependant le grondement dans les profondeurs, elle voit ça et là briller les nouvelles idées qui donnent de la force à la révolution qui arrive, elle pense plus à la révolution qu'aux travailleurs eux-mêmes, et elle se prépare à s'opposer à elle avec la plus grande énergie. Car elle ne peut rien voir d'autre dans la révolution et le communisme que le chaos, le déclin de toute civilisation et la fin de l'humanité. Et néanmoins elle se sent instinctivement impuissante à prévenir cette fatalité. C'est ainsi que grandit de plus en plus en elle la croyance en une puissance supra-humaine, surnaturelle, qui guide le monde. Et elle s'accroche encore plus fortement à cette croyance grâce au faible espoir que les travailleurs seront peut-être retenus ainsi de poursuivre leur objectif et que la force qui réside dans leur unité sera brisée.

IV.

La montée du mouvement ouvrier socialiste dans le dernier demi-siècle est dans l'histoire de l'humanité le premier cas d'irréligiosité comme phénomène de masse. Ces masses avaient amené avec elles, de leur mode d'exploitation petit-bourgeois ou paysan, la religion comme une tradition. Mais, regroupées en tant que masses d'ouvriers dans l'industrie capitaliste, elles ont appris à mener la lutte de classe, elles ont appris à se mettre d'accord sur l'évolution de la société vers le socialisme, elles ont reconnu que leur situation difficile provient de causes naturelles et compréhensibles, et elles ont vu la possibilité d'y mettre fin grâce à leurs propres forces. Dans la praxis la plus importante de leur vie, leur esprit n'a eu qu'à s'occuper de réalités, de la compréhension de choses réelles, et c'est ainsi que, nécessairement, la pensée chimérique traditionnelle s'est affaiblie et a progressivement disparu. Ce processus se poursuit toujours.

L'on ne doit pas concevoir la relation entre la société et les idées de manière mécanique, comme une formule dans laquelle une certaine vision des choses appartient nécessairement à chaque classe donnée. La société agit constamment sur nous par toutes les influences et les forces de notre environnement, et par conséquent de manière différente dans le détail sur chacun de nous; et c'est ainsi que les doctrines et les traditions relatives aux situations antérieures et qui se sont imprimées dans notre jeunesse sont, chez l'un plus rapidement, chez l'autre plus lentement, progressivement dépassées. Il peut également se présenter des différences selon la profession; là où les travailleurs sont sujets à des catastrophes inattendues – comme les mineurs et les pêcheurs – il demeure pourtant encore une religiosité profondément ancrée, bien qu'ils sachent que des mesures de sécurité insuffisantes sous le capitalisme y jouent un rôle.

Le développement du mouvement ouvrier lui-même se fait également ressentir ici. À l'époque de la première montée en puissance, quand prédominait une claire propagande portant sur les principes, c'est là que le rationalisme était le plus profond. Quand ensuite arrivèrent les grandes foules de sympathisants qui ne venaient qu'à cause des succès électoraux et de leurs intérêts directs, et non pas à cause d'un profond bouleversement de leurs points de vue fondamentaux en direction du socialisme, la religion traditionnelle, qu'ils avaient amenée de leur milieu petit-bourgeois, demeura pratiquement intacte. Quand la social-démocratie est devenue un parti comme les autres, en compétition avec les autres, et que les Églises surent lui faire concurrence avec des mots d'ordre sociaux, des mesures sociales et des organisations ouvrières, la diffusion de la pensée matérialiste cessa parmi les travailleurs qui étaient jusqu'alors religieux. Il s'y ajouta que l'instruction théorique approfondie, aussi bien que la confiance intérieure dans l'avenir, ont été affaiblis à la suite de la dégénérescence réformiste du mouvement. La bourgeoisie se montre plus puissante, l'objectif est plus lointain et moins clair que ce que l'on pensait auparavant. Et les forces dévastatrices de la société se révèlent, dans la guerre, dans un désordre général, dans la crise, plus violentes et plus incontrôlables. Ce que l'on pouvait leur opposer, c'était seulement une certaine croyance floue selon laquelle les travailleurs vaincraient cependant au bout du compte. Mais cette croyance s'exprima plus comme un pacifisme éthique et des déclarations de fraternité entre les peuples que comme une combativité vigoureuse en faveur de la révolution. On comprend tout de suite que, dans un tel mouvement ouvrier, les tendances teintées de religion se manifestent plus fortement et qu'une sorte de socialisme chrétien gagne en influence. Ainsi, il se produit de plus en plus un rapprochement non seulement politique, mais également spirituel avec la bourgeoisie.

La propagande intellectuelle du Parti communiste, lequel, selon l'exemple russe, inclut la lutte directe contre la religion dans son action, est en contradiction apparemment complète avec ce phénomène. Cela peut sembler très radical, en particulier aux travailleurs qui ont dû

vaincre eux-mêmes la tradition religieuse et qui rencontrent sans cesse la religion comme un obstacle important chez leurs camarades. Mais c'est en réalité très superficiel et cela ne reste fixé qu'à la surface et aux couches extérieures. Être radical, cela signifie prendre les choses à la racine. Et la racine est de nature sociale, et dans ce cas c'est la dépendance et l'impuissance. Saisir cette racine, c'est – aussi longtemps que la société ne s'est pas transformée par elle-même – apporter une compréhension du développement social telle qu'il en résulte l'assurance de l'émancipation par ses propres forces. Seule cette compréhension-là est capable d'éliminer le pouvoir de la pensée religieuse. Cela ne se fait pas par des discussions théoriques contre la justesse des dogmes religieux; car ceci ne représente rien d'autre qu'une attaque contre la forme extérieure, contre l'effet, tandis que la cause, la nature interne, n'est pas abordée. Seule une claire compréhension des forces qui actionnent la société, et de la manière dont la pensée et l'action des hommes sont déterminées par les besoins économiques vitaux, rend superflue et inutile la croyance en des explications surnaturelles. Mais sans cette compréhension-là, l'incroyance, ou l'athéisme, est autant dire une croyance dogmatique, sans fondement solide.

L'athéisme que le P.C. propage et la vague religiosité de nombreux cercles socialistes sont au même titre des façons de penser bourgeoises. L'athéisme et la religion ont ceci en commun qu'ils sont des expressions inconscientes d'un sentiment que la société produit chez les hommes. C'est parce qu'ils sont tous deux dogmatiques, c'est-à-dire parce qu'ils se considèrent comme une vérité absolue et parce qu'ils se combattent et se persécutent mutuellement, qu'ils estiment que ce sont leurs idées antagoniques qui sont la cause de la lutte pratique. Si nous utilisons le nom de matérialisme comme celui d'une théorie de la réalité, de la théorie qui n'examine et ne veut comprendre que la réalité, que les forces réelles du monde, alors l'athéisme n'a pas du tout le droit de porter ce nom. En tant que rejeton du matérialisme bourgeois, il voit certes la réalité de la nature, mais non la réalité de la société, et donc seulement celle de la moitié la moins significative de l'univers. Sa valeur est celle d'une coquille vide, d'un slogan négatif, puisqu'il dit seulement que l'explication religieuse du monde, celle qui se sert d'êtres surnaturels, est à rejeter. Font défaut ce qui pourrait donner un contenu positif à cela, la véritable explication de l'évolution du monde, la claire connaissance des forces et des effets qui dominent notre vie. Ce contenu, seul le matérialisme historique de Marx peut le fournir.

Lorsqu'il a été dit ci-dessus que le P.C. propageait l'athéisme et combattait la religion, c'est une affirmation trop favorable. Ce sont les libres penseurs qui luttent contre la religion avec des arguments pesés avec honnêteté. Ce que les organes du P.C. ont fait, ce ne sont guère plus que des débordements méprisants et blessants contre la religion. Le fait que les partis communistes, dans leur dépendance spirituelle du bolchevisme, se soient opposés à la religion en Europe occidentale avec les mêmes moyens simplistes que ceux qui ont été imposés aux moujiks en Russie, démontre assurément, le plus clairement du monde, leur pauvreté intellectuelle. Ceci n'était en effet pas pensé comme un combat sérieux, dont on est d'ailleurs incapable là-bas, mais seulement pour irriter la bourgeoisie et pour impressionner les travailleurs avec l'étalage de leur propre courage. C'est la vieille méthode qui met l'apparence extérieure à la place de la force intérieure, méthode qui s'applique également dans leur politique des grands mots derrière lesquels il n'y a que la soif de pouvoir, réformiste et qui aspire à des succès extérieurs. Et à preuve d'exemple, pour montrer combien ce prétendu matérialisme est peu communiste et combien il est complètement bourgeois, on a, comme dernière culbute, le mot d'ordre de la tolérance. Aujourd'hui, étant donné que la Russie fait la paix avec les puissances occidentales, le Parti communiste cherche à se faire bien voir de la bourgeoisie et il proclame pour ce faire la tolérance religieuse, cet ancien principe bourgeois.

Pour la bourgeoisie, elle est un principe. Elle a reçu, en tant qu'héritage encombrant des siècles antérieurs, quand les querelles religieuses reflétaient les luttes des classes, le legs des différentes religions et Églises, qui sont à l'heure actuelle des formules de croyance figées.

Bien que chacun doive accepter selon sa propre doctrine que l'autre soit perdu pour l'éternité, il faut cependant respecter sa croyance, sinon on ne pourrait pas faire des affaires ensemble. Les affaires n'autorisent pas de querelle de croyances, et les affaires sont la chose principale. Et l'on doit donc être tolérant dans le monde capitaliste. Également dans les affaires politiques.

Le véritable communisme n'est pas tolérant. Un travailleur communiste dont le souhait le plus profond est d'amener sa classe à une vigoureuse unité d'action, ne tolère pas que ses camarades demeurent sans compréhension de l'évolution sociale. Il sait que, tant que la clarté sur la société fait défaut, n'importe quelle croyance ou incroyance emplit l'esprit. Convertir une croyance en une incroyance vide n'apporte aucune force à sa classe. Il mettra tous ses efforts à procurer partout discernement, clarté, compréhension de la société, compréhension du but et de la lutte de la classe ouvrière, afin que les travailleurs voient la réalité du monde, qui détermine leur destin, avec des yeux dessillés. Alors, les traditions surnaturelles perdront leur force. Et c'est ainsi que l'unité d'action de tous les travailleurs, en tant que classe solidement organisée et consciente, sera préparée et assurée.